



Pascal Commère

## Un cadastre sensible

*La boussole aux dires de l'éclair* de Jean-Paul Bota  
(Tarabuste, 2016)

D'un poète – ou que l'on lit comme tel –, on s'attend toujours à recevoir un livre de poèmes. En vers ou en prose, je veux dire : qui prennent place dans la page qu'ils occupent chacun pour soi, entretenant entre eux – ou non – une manière de continuité plus ou moins revendiquée. Si le livre que voici travaille par ensembles, je dirais bien chapitres tant ils semblent inséparables l'un de l'autre et servent dans leur succession (selon cet ordre ou un autre) un mouvement et une unité de ton maintenue de la première à la dernière page, le livre en comptant quelque deux-cent cinquante. Au fil desquelles le lecteur, averti de l'intention de l'auteur par le sous-titre : « *Exercices sur des lieux* », est convié à ce qui ressemble à un voyage. Constitué de plusieurs, en fait. En même temps qu'à la réflexion qui va de pair sur ce qu'est voyager, partir, désirer partir... Ce à quoi l'épigraphe de Valéry Larbaud, placée en tête du livre, nous invite. Voyage dans le temps et l'espace, qu'une rencontre ou une anecdote relie à la mémoire de qui se charge ici de constituer, tant par son expérience personnelle que par ses lectures, un cadastre sensible qui, pour documenté qu'il soit et chargé de références (historiques, picturales, entre autres), n'a rien à voir, on s'en doute, avec la prose des guides touristiques. Pas plus qu'avec celle des écrivains voyageurs. Tant ces pages, dans la forme comme dans l'écriture, se tournent d'elles-mêmes vers ce qu'il faut bien appeler la littérature (pour ne pas dire la poésie dont on ne sait plus trop ce qu'elle est) ; littérature qui est ici la première destinataire, ne serait-ce que par le lien qu'elle tisse entre l'auteur et le lecteur véritable. Aussi dirige-t-elle les pas de qui arpente telle ou telle ville ou lieu (célébrissime ou non), avant de soutenir chaque texte – ou fragment, puisqu'il s'agit de notes principalement, dont la mosaïque sert le discontinu et la fulgurance, autant que l'éclair par quoi nous sont révélées les vraies facettes du réel.

Des notes en effet, si l'on se réfère au genre, quoiqu'on ne les lise pas en tant que telles, tant la trame de l'ensemble constitue *malgré tout* un récit qui va s'élargissant au fil des pages. Mais notes tout de même. Pour leur côté impersonnel, et qui pourtant nous parle, nous emmène quelque part, au-delà de la seule notation, malgré l'impossibilité dans laquelle nous sommes de saisir le monde autrement que par fragments, « *tout qui se juxtapose* », paysage ou tableau – lequel provient de l'autre ? Pour l'accumulation des choses vues ou suggérées par la mémoire aussi bien, une sorte de zapping que fonde l'énergie dans le rendu. Avec ce qui demeure de la saisie première et ce qui fait de l'écriture de la note une écriture à part, une manière faussement télégraphique par instants, qui a si peu à voir pourtant avec celle des courriels, des *sms*. L'élégance du discontinu, en prise directe avec ce qui demeure d'une présence dans le détail, sans compter les réminiscences qui viennent s'ajouter à ce qui est, ou surnage. Le tout servi par une écriture qui se déploie dans ses heurts et imbrications, comme pour réinventer, dans une langue de communication à distance où les tournures particulières (les verbes « parler » ou « songer » employés de façon transitive) prennent de vitesse le récit

classique, une manière d'approche en adéquation avec une déambulation au pas de course.

On pense alors à des carnets. Sauf que ceux-ci sont agencés de telle sorte qu'ils forment un livre scrupuleusement composé, jusque dans certains choix typographiques. L'écriture, quant à elle, recourt à la phrase longue, alternant présent de l'action et imparfait des souvenirs. Souvenirs reconstitués ou que l'auteur s'approprie, et présentés comme tels, à la façon de Gracq écrivant sur Nantes, ou de Claude Simon, ailleurs, on y pense (gérondifs en chaîne, multiplicité des « et » et des « ou » qui chaque fois relancent la phrase), comme si la mémoire suppléait sans cesse l'instantané du regard, dans une tentative effrénée d'épuisement du lieu autant que de l'instant. Ainsi approche-t-on Venise, Londres, aussi bien que Nantes, Chartres ou Le Blanc, pour ce qui est des villes évoquées. Tout cela dans une sorte de dispersion où se perdre revient à se trouver dans l'autre, à la manière de Pessoa, croisé maintes fois et pas seulement dans sa ville de Lisbonne. Partout où l'on met ses pas dans les pas des autres, d'où maints emprunts, phrases à rallonge ou quelques mots (en exergue ou dans le corps du texte) conviant avec soi, dans les siens propres, la présence verbale d'auteurs ou artistes qui accompagnent, grâce au regard desquels le nôtre s'affine, perce au-delà, et dont le choix rappelle des affinités revendiquées. Claude Royet-Journoud, Paul-Louis Rossi... Et *bien sûr* Mathieu Bénézet, dont on sent la patte par endroits, ne fût-ce que dans l'expression de la nostalgie, « *ô geste d'aimer disais-je* ». Et tout aussi bien la peinture (l'Histoire de la), Soutine en passant, lui aussi ô combien présent dans ces pages. Et tant d'autres. Comme si l'on ne pouvait plus voyager désormais autrement que dans et par les livres des écrivains. Une façon de prendre à revers la difficulté d'écrire sur des lieux, à l'heure des déplacements de masse et des consultations tous azimuts sur internet. D'écrire – d'en capter la flamme.